

PETIT-PIERRE

OU

LE BON CULTIVATEUR.

ENFANCE DE PETIT-PIERRE.

X. LA LOUÉE DE DOMESTIQUES À LA FOIRE DE LOUDES.

(Suite.)

Les maîtres n'avaient pas abondé autour de lui ; le verre de vin qu'on lui avait donné à la cure n'était plus dans son estomac qu'un souvenir déjà très-effacé. La faim se faisait sentir ; et il songeait, non sans quelque ennui, qu'il lui faudrait, à jeun, et probablement à pied, regagner la pauvre chaumière de ses parents, qu'il avait quitté le matin le cœur rempli de bonnes espérances.

« Encore, se disait-il, encore si je retrouvais M. le curé ! Je m'en irais peut-être comme je suis venu, en croupe derrière lui. Mais où trouver ce bon monsieur le curé ?... »

Et voilà comme ses plus beaux projets, son dessin si méritoire d'assister sa famille, de travailler pour elle, de lui donner au moins le pain en suffisance, toute son espérance et tout son désir, tout cela s'évanouissait peu à peu dans sa pensée. Il voyait en idée reparaitre la misère de tous les siens ; il entendait, comme s'il eût été déjà de retour au milieu d'eux, ses petits frères se plaindre de la faim, et il avait bien de la peine à ne pas se laisser aller à pleurer.

XI. GRANDES DÉCEPTIONS DE PETIT-PIERRE.

Il était déjà quatre heures et, malgré quelques questions qui lui avaient été, comme nous l'avons dit, adressées au hasard ; malgré quelques mots, aussitôt interrompus, notre brave Petit-Pierre en était encore à rencontrer une demande sérieuse et une proposition suivie.

On lui avait d'abord parlé d'être petit bouvier ; on avait à peine écouté sa réponse. On lui avait ensuite offert d'être simplement vacher, et l'offre avait été bientôt retirée. Enfin, une dernière proposition lui avait été faite pour savoir s'il consentirait à se louer comme porcher ; il avait accepté avec une grande et sage humilité qui lui coûtait pourtant un peu, car il se croyait vraiment très-propre à quelque chose de mieux. Et voyez la mauvaise chance, on s'était dédit un instant après. Notre bon petit ami était vraiment bien désolé.

Cependant, au moment où il allait désespérer complètement et reprendre, la tête basse, le chemin de son pauvre village, il vit revenir à lui le bon père aux longs cheveux gris qui lui avait déjà adressé très-amicalement la parole, en lui donnant un premier espoir, hélas ! trop tôt perdu.

« Eh bien ! tu n'as donc pas fait affaire ? C'est trop tard. Il faut croire pourtant que tu avais bonne envie de te louer, puisque tu as attendu si longtemps ; voilà déjà tout le monde parti... tu es peut-être de loin ? »

— Certes oui, je suis de loin, dit Petit-Pierre avec un gros soupir, et j'ai mauvais chemin, encore ! et pour comble de malheur, je ne le connais pas très-bien, ce mauvais chemin. Je suis venu à cheval avec monsieur le curé du Vernet ; mais pour m'en retourner tout seul, j'aurai certainement bien de la peine ; je puis m'égarer, surtout si je ne laisse surprendre par la nuit. Bonsoir donc !

Un moment, garçon, dit le paysan, un moment ; puisque tu as tant fait que de perdre jusqu'à présent ton temps et ta patience,

et que je suis encore là avec toi, causons un peu. Pourquoi n'es-tu pas parti plus tôt, si tu avais crainte de t'égarer ?

— Ah ! parce que, comme vous dites, j'aurais eu grande envie de me louer, et que ça me chagrinerait trop de m'en aller comme cela, sans être plus avancé que quand je suis venu. »

XII. PETIT-PIERRE COMMENCE À FAIRE SON CHEMIN DANS LE MONDE, ET DEVIENT PORCHER.

Alors Petit-Pierre raconta sans se faire prier la misère de sa famille et l'idée qu'il avait eue de se louer, non pas même pour de l'argent, mais pour une toute de pain par semaine.

« Vraiment, si ce n'est que cela qu'il te faut, mon petit bonhomme, tu n'es pas bien difficile à contenter. Voyons, je n'ai pas encore grand besoin de porcher ; je pourrais attendre encore jusqu'à la seconde foire de Loudes ; mais, si tu me prouves d'être bien diligent, je consens tout de même à te prendre à l'essai. »

Et notre Petit-Pierre ne put s'empêcher de sauter de joie. Il avait donc fait connaître comment il désirait être payé, ce qu'il demandait pour son gage, et ses conditions étaient acceptées !

Il lui fallait, il est vrai, de la sorte, rabattre un peu de prétentions. Lui qui s'était vu, en espérance, petit bouvier ou petit valet, il lui fallait se résigner à devenir porcher. Sa vanité y trouvait quelque peu à redire ; mais, après avoir déjà eu si grand peur de n'être rien, il s'estimait, ma foi, fort heureux d'être enfin quelque chose, ne fut-ce que porcher.

« Allez ! je ferai bien tout ce qu'il faudra faire, dit-il, j'obéirai bien et promptement, dès qu'on me commandera ; et, sans même être commandé, je tâcherai de contenter vous et tout votre monde. »

Là-dessus, il suivit son nouveau maître jusqu'à l'auberge. Là, il eut à boire un bon verre de vin, et à croquer un bon croûton de pain blanc dont il avait grand besoin, n'ayant rien mangé depuis le matin.

En sortant de l'auberge il aperçut le piéton qui allait tous les mardis au Vernet, il le pria de passer chez sa mère pour lui dire de n'être pas inquiète, qu'il avait réussi à se placer et qu'elle aurait bientôt de ses nouvelles. Le piéton lui promit de bon cœur de faire sa commission.

Puis Petit-Pierre et son nouveau maître partirent de compagnie, le jeune garçon à pied et le bon paysan monté sur une solide jument de meunier.

Petit-Pierre avait bon courage à marcher ; d'ailleurs, le maître lui avait dit qu'ils n'avaient pas pour plus de vingt-cinq minutes de chemin... »

XIII. LE VILLAGE DE FONTANES.

Le village de Fontanes, dans le canton de Loudes, est un fort agréable séjour.

Fontanes doit son nom à trois ou quatre sources très-abondantes qui s'épanchent naturellement au milieu du village, et forment, en se confondant à sa porte, un ruisseau assez fort pour faire tourner un moulin à quelques pas plus loin.

Une des sources dont nous parlons sort au coin même de la cheminée d'une agréable maisonnette. La bonne femme qui habite là peut remplir sa marmite sur la place. C'est, comme on voit, très-commode et assez curieux.

Ces eaux admirables portent la vie et la fécondité dans de grasses prairies bordées de peupliers et de saules, où l'herbe croît si hâtive et si drue qu'on la fauche trois fois par an, sans compter le bon pâturage qu'y prennent les vaches et les moutons.